

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 29

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 45 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 13 juin 1863.

En voyant les nombreuses sociétés que notre pays possède, sociétés de bienfaisance, sociétés scientifiques, littéraires, artistiques et autres, il est naturel de se demander comment il se fait qu'on n'ait jamais songé à en fonder une qui n'aurait pas moins sa raison d'être et son utilité que les précédentes ; nous voulons parler d'une société ayant pour but de développer chez nos jeunes concitoyens l'*art de la parole*. On ne peut mettre en doute que les personnes qui ont l'élocution facile ont un ascendant incontestable dans les transactions de la vie civile, comme dans les débats de la vie politique. L'éloquence exerce un grand prestige sur les masses ; elle étonne ceux qui ne la possèdent pas ; aussi entend-on fréquemment répéter après un beau discours, sous l'impression du moment : « l'éloquence est un don de la nature, un don rare ! » Il est vrai qu'on rencontre des organisations particulières, des orateurs hors ligne, mais il ne faut cependant pas se laisser aller trop loin dans cette idée que la facilité de la parole n'est abordable qu'à un petit nombre. Tous les hommes sont doués de facultés susceptibles de développement, de facultés qui, étant bien dirigées, stimulées, atteignent toujours un certain degré de perfection. Tel de nos paysans, de nos industriels, dont la vie est obscure et mo-

deste, aurait peut-être pu, s'il y eût été poussé par l'étude, arriver aux postes les plus élevés des affaires publiques. Dans cet ordre de choses, il n'y a pas de prédestination, nous n'y croyons pas, et c'est avec raison qu'on a dit : *les circonstances font l'homme*. — On fait un avocat à l'académie comme on fait un mécanicien à l'atelier.

Nous pensons donc que beaucoup de personnes pourraient acquérir, par la pratique, une facilité d'élocution qui paraît ne devoir être départie qu'à quelques intelligences d'élite ; aussi aimerions-nous voir se fonder chez nous une société de jeunes gens qui, pour chacune de ses réunions, conviendrait d'un sujet à discuter, et sur lequel tous, sans exception, seraient tenus de prendre la parole. Chaque membre de cette société parlerait selon ses vues, d'après ses réflexions, tout en se formant à l'improvisation par des idées nouvelles qui naîtraient nécessairement sur l'heure, provoquées par les diverses opinions qui seraient émises, critiquées ou développées davantage. Après quelques mois d'exercice, les sujets à discuter pourraient être choisis séance tenante, afin que personne ne puisse les méditer d'avance. — Nous ne faisons ici qu'émettre une idée, en désirant qu'elle soit examinée par d'autres plus compétents que nous, mais nous conservons la conviction qu'une société de ce genre deviendrait une arène où se

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

— Comment ! la mariée ! dit Bussy en pâlisant.
— Sans doute, N'ai-je pas engagé ma parole que tu épouserais miss Cora, la plus belle des filles de New-York ?
— Et ne m'as-tu pas promis qu'elle me rendrait ma parole ?
— Allons, encore une corvée !
— Mon cher Roquebrune, au nom du ciel ! sauve-moi de miss Cora. Voudrais-tu me voir jusqu'au cou dans les Butterfly ? Écoute-moi : j'aime une fille charmante, mille fois plus belle que Cora, et je veux l'épouser.
— Encore une passion en l'air ; mon cher ami, tu vas t'embarquer de nouveau. Je ne puis pas, après tout, passer ma vie à

te tirer d'embarras. Retourne en France, marie-toi, fais souche d'honnêtes gens, et laisse-moi plaider tranquillement mes procès à Montréal.

— Ne me raille pas, dit Bussy, j'aime aujourd'hui, et d'un amour sincère. Veux-tu me donner ta sœur en mariage ?

— Peste ! dit Roquebrune en riant, tu n'es pas dégoûté. Je ne te la donne pas, je te la refuse encore moins. Elle est libre et maîtresse de ses actions.

— Au moins voteras-tu pour moi dans le conseil de famille.

— Si tu es sage.... Délivrons-nous d'abord de miss Cora.

— C'est bien aisé, dit Bussy. Je laisse au vieux Samuel et à sa fille les deux cent mille dollars que stipule le traité, et je suis dégagé de tout.

— Oui, dit Roquebrune ; mais le vieux Yankee gardera ton argent et se moquera de toi. Voilà une belle invention vraiment ! N'as-tu pas honte d'un si pauvre expédient ? Quoi ! ce coquin t'aura voulu déshonorer, t'aura fait assassiner à moitié, et tu lui laisses pour sa peine deux cent mille dollars ?

formeraient, sinon des orateurs, du moins des hommes capables d'exposer publiquement leurs idées dans un moment donné, et de surmonter cette intimidation que tant de personnes éprouvent devant un cercle un peu nombreux.

Chacun a pu remarquer que, dans nos assemblées législatives, la discussion est ordinairement tenue par les mêmes orateurs, la plupart membres du barreau, et dont les feux croisés imposent à un nombre assez considérable de leurs collègues, réduits à écouter, à murmurer, à voter, et n'ayant d'autre milieu pour donner essor à leurs opinions qu'un cercle d'amis, le soir, autour d'une bouteille. Il est pourtant parmi ces derniers des hommes doués d'un grand bon sens, des hommes instruits, mais qui redoutent de parler en public. Parfois l'un d'eux, s'armant de tout son courage, veut-il essayer de prendre la parole, après la formule d'usage : « Monsieur le président et Messieurs, » après avoir toussé trois fois et s'être mouché soigneusement, il débute avec mille difficultés, coordonne mal ses idées, se laisse dérouter par quelques sourires, et se hâte d'arriver à la fin ; bien heureux encore s'il échappe aux éclaboussures de quelque orateur de profession. Cette inexpérience de la parole n'est autre chose, selon nous, qu'une entrave à la manifestation de la pensée et par conséquent à la démocratie. Dans un pays comme le nôtre, où chaque citoyen peut être appelé à participer à la direction des affaires publiques, nous devons tendre, par tous les moyens possibles, à avoir des magistrats qui soient l'expression vivante des sentiments de nos populations.

L. M.

L'histoire du canton de Vaud racontée par ses chansons.

VII

Ces beaux jours passèrent vite, et il fallut bientôt payer la carte présentée par notre puissant médiateur.

Le séquestre des marchandises anglaises et le droit de douane, qui ruinaient notre commerce et paralysaient notre industrie; l'annexion à l'empire, du Valais,

— Conseille-moi donc, reprit Bussy. J'ai déjà pensé à tuer en duel son brigand de fils.

— Patience ! L'idée est bonne, mais chaque chose doit venir en son temps. Je te fournirai une occasion superbe de lui couper la gorge. A présent, je veux que Samuel te restitue ton argent, je veux que Cora refuse de t'épouser, et Samuel restituera, et Cora n'épousera point, je te le garantis.

— Comment feras-tu pour la dégoûter de moi ?

— Charmante fatuité ! Va, j'aurai moins de peine que tu ne crois. Que veut Cora ? Un mari et de l'argent. Connais-tu lord Georges Aberfoïl, comte de Kilkenny, pair d'Ecosse et d'Irlande ?

— Point du tout. Qu'est-ce que cela ?

— C'est un grand homme au poil roux, orgueilleux comme Artaban, droit comme un fil à plomb, gros comme un muid, haut comme une cathédrale. Voilà le mari que je destine à Cora.

— Tu le chais donc beaucoup ?

— Jusqu'à la mort. Je veux que Cora soit comtesse ; c'est ma fantaisie. Cette petite personne me plaît, et je veux faire sa for-

de Neuchâtel, du Tessin, après celle de Genève et du Jura, qui étaient une menace permanente contre notre indépendance ; l'obligation, enfin, de tenir toujours au complet notre contingent dans les 18,000 hommes de troupes capitulées que la Suisse devait fournir à la France, et qui, dans ces années de guerres continuelles, étaient décimés en Calabre, en Portugal et en Espagne, comme ils le furent bientôt après dans les déroutes de Russie et d'Allemagne ; tous ces fléaux pesaient lourdement sur nos populations, qui se trouvaient encore heureuses en comparant leur sort à celui des autres pays.

Pour éviter la conscription et activer le recrutement, certains individus à la grosse voix, aux formidables moustaches, au chapeau empanaché et à la cocarde tricolore, se promenaient dans nos villes, les jours de foire, avec grosse caisse, trompette, la *channe*¹ et le verre en main, interpellant les passants et criant : qui veut boire à la santé du grrrand Napoléon ! les jeunes gens qui s'y laissaient prendre étaient bientôt circonvenus et enrôlés bon gré mal gré.

Bientôt l'abus de la force amène une juste réaction, et les désastres de la campagne de Russie font naître la Sainte-Alliance ; les Allemands se relèvent de leur long abaissement à la voix de Körner, de Jahn et d'Arndt. Les armées alliées pénètrent en Suisse par le Rhin et le Simplon pour envahir la France, et les patriciens bernois, qui les avaient appelées, au mépris de notre neutralité, croient le moment venu de remettre sous le joug leurs anciens sujets de Vaud et d'Argovie.

Les tentatives de Berne et l'attitude énergique de nos populations dans ces moments critiques, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. C'est alors que le jeune étudiant, Alex. Vinet, qui devait plus tard jeter un si vif éclat sur notre pays, publia le chant suivant :

LE RÉVEIL DU VAUDOIS.

Voici l'heure de la vengeance

Fidèles et braves soldats !

Que le fer brille, qu'on avance !

¹ Ancienne mesure d'étain contenant 1 ou 2 pots.

tune. Elle est jolie, elle a de l'esprit, de la grâce ; elle est égoïste comme son père et souverainement impertinente ; ce sera une pairesse accomplie.

— Où est ce lord précieux ?

— A New-York. Il a quarante ans et voyage pour son instruction.

— Comment êtes-vous devenus ennemis ?

— Par hasard. Je nage comme un esturgeon, et lui comme un alligator. Un jour, nous nous rencontrâmes aux chutes du Niagara. Il paria qu'il traverserait la rivière d'un bord à l'autre, à trois cents pas au-dessous des chutes, et que personne n'oserait le suivre. Tous les assistants se moquèrent de lui. Il avait bu, il s'échauffa et se vanta qu'aucun Canadien français n'oserait faire ce que faisait un Anglais. Tu sais le peu de sympathie des deux races. Nous ne supportons les habits rouges qu'à la condition de ne les voir jamais et de n'en être pas gouvernés. J'acceptai le pari, j'ôtai mon habit, et nous nous jetâmes dans la rivière. J'arrivai sans peine à l'autre bord ; mais le pauvre Kilkenny, bien

Voici le moment du combat.
 Sous le drapeau de la patrie,
 Accourons, généreux Vaudois.
 Sacrifiez-lui votre vie
 Ecoutez, écoutez sa voix. } *bis*

Prenons ces foudres de la guerre,
 Défenseurs de la liberté !
 Faisons éclater le tonnerre
 Aux yeux de l'ours épouventé !
 Qu'il tremble au fond de sa caverne :
 Bientôt nos bras l'iront chercher.
 Frémis, audacieuse Berne,
 Vers tes murs nous allons marcher. } *bis*

Liberté, liberté chérie !
 Soutiens nos cœurs, guide nos pas !
 Oui, c'est pour toi, pour la patrie
 Que nous volerons aux combats.
 Des tyrans l'impuissante rage,
 En vain voudrait nous asservir,
 Pourrait-on craindre l'esclavage
 Lorsqu'on t'aime et qu'on sait mourir ? } *bis*

ALEX. MICHOD.

Les fanaisons.

Mon village, d'habitude si calme, si tranquille, jusqu'à cinq ou même six heures du matin, présente maintenant de fort bonne heure, un aspect animé. Longtemps avant que le soleil vienne réchauffer les insectes engourdis par la fraîcheur de la nuit, les amis du travail se dégagent des bras de Morphée, s'habillent à la hâte, sortent de leur demeure, non sans avoir consulté le baromètre ou l'état du ciel, afin de s'assurer s'il fera un temps favorable pour exécuter l'ouvrage qu'ils vont entreprendre. Tous, excepté les vieillards et ceux que le sommeil domine, ou pour mieux dire ceux qui sont atteints d'une maladie incurable que l'on nomme la *paresse* , s'acheminent, la faux sur l'épaule, la pipe à la bouche, à la lueur douteuse qui précède le jour, vers les prairies qui sont maintenant recouvertes de foin.

Tandis que le rossignol, caché dans une haie touffue, répète ses accents mélodieux, que la chouette regagne son gîte du jour et que l'hirondelle commence à faire entendre son gazouillement amoureux, la faux siffle,

qu'excellent nageur, s'arrête court au milieu de l'eau, et sans le bateau à vapeur qui se trouva là fort à propos pour le recueillir, la chambre des lords perdait l'un de ses plus agréables boxeurs. Il ne m'a jamais pardonné mon triomphe. Depuis ce temps, il me suit partout et me propose cent paris différents : car il ne peut pas supporter, dit-il, l'idée qu'un être vivant l'emporte sur lui en quoi que ce soit. Je l'envoie tous les jours au diable, c'est-à-dire en Angleterre, et je ne puis pas me délivrer de lui. C'est Cora seule qui fera ce miracle.

— Va pour lord Aberfoil. J'accepte tout, mais débarrasse-moi de la fille du vieux Butterfly.

— Compte sur moi. Dans quinze jours, tu seras dégagé, et tu pourras demander au brave Samuel tes deux cent mille dollars. Il ne s'attend pas à ce compliment, et je suis sûr que sa figure nous fera rire. Je pars pour New-York. Quand à toi, ton rôle est facile. Montre la plus vive impatience de conclure ce mariage ; écris lettres sur lettres à miss Cora, et tâche d'obtenir une réponse. Le reste me regarde. » (La suite prochainement.)

l'herbe crie, tombe et s'entasse, humide des pleurs de l'aurore. L'on dirait qu'elle gémit et se lamente d'être enlevée sitôt à la prairie qui lui a donné le jour. Cependant le travail avance rapidement, le jour commence à poindre ; les étoiles disparaissent les unes après les autres, le ciel se colore de pourpre et de feu : tout annonce l'apparition de l'astre roi, tout fait présager que le foin abattu sera de bonne qualité.

Dans la maison, l'active ménagère, n'attend pas, pour se lever, que le soleil pénètre jusque vers son lit ; non, elle sait que ses ouvriers ont besoin d'un déjeuner fortifiant pour retremper leurs forces et leur courage, elle comprend qu'un homme dont l'estomac est à jeun ne peut pas travailler convenablement et que, si l'on veut avoir des faucheurs intrépides, il ne faut pas les appeler trop tard aux repas.

Pendant que les marmots dorment encore, la cheminée laisse échapper des tourbillons de fumée, la soupe odorante et savoureuse se prépare, puis de jeunes garçons, ou de jeunes filles armés de fourches, la domestique portant la corbeille, contenant le déjeuner et peut-être une bonne bouteille de vin pour les dix-heures, se hâtent de rejoindre les faucheurs pour étendre le foin, afin qu'il puisse se sécher à l'ardeur du soleil.

Midi vient. La faux a tout abattu. Le soleil, au méridien, fait couler des flots de sueur, mainte chemise est collée sur la peau du travailleur, mais les râteaux et les fourches, maniés par des bras agiles et nerveux, n'en continuent pas moins leur œuvre et rapprochent en tas arrondis le foin prêt à être emmené.

Les chars aux longues échelles arrivent, celui-ci trainé par deux bœufs « marqués de roux, » celui-là par deux chevaux vifs et fringants. Bientôt un immense parallépipède s'élève majestueusement et s'achemine vers la rustique demeure du paysan, où un bon souper attend tout son monde harassé de fatigue et baigné de sueur. Le repas terminé, chacun se retire pour se livrer au repos si nécessaire après un jour de pénible labeur, afin d'être dispos le lendemain à continuer l'œuvre commencée, laquelle, si le temps est favorable, se poursuivra journellement jusqu'à ce que toute la récolte soit engrangée.

Rougemont.

J. DE SIEBENTHAL.

Les timbres-poste.

Parmi les distractions à la mode, il en est une très-répandue depuis quelque temps, celle de collectionner les timbres-poste. Tout le monde s'en occupe, bon gré, malgré, les uns avec passion, les autres pour être agréables à leurs proches ou à leurs amis, en leur procurant quelques timbres nouveaux destinés à enrichir une collection. Il s'est créé des journaux, des livres, des albums, destinés uniquement aux timbres-poste. Nous n'avons ni à faire l'éloge de l'idée de collectionner des timbres-poste ni à la critiquer, mais nous voulons signaler un danger qui existe et dont bien peu